

WILWILDU

ou une métamorphose de la chauve-souris

conte de Patrick Bernier

« Tu es née de la compassion, de l'amitié et en définitive de l'amour qu'a su inspirer le dernier oiseau vivant à l'insatiable renard dévoreur d'oiseau », « Voilà pourquoi tu voles comme un oiseau et allaite comme un mammifère. ». « De ces amours inattendues, tu tiens ton ambivalence, ta clairvoyance dans l'obscurité mais aussi ta conduite extravagante. ». « Tes grands mères, bavardes, actives et impies, étaient tisserandes et conteuses de métamorphoses. »... Combien encore d'autres phrases rabâchées à propos d'où, elle, Wilwildu, la chauve-souris, venait. Et combien d'autres encore à propos de ce qu'elle était et de ce qu'elle n'était pas... Toutes qui enflammaient son imagination autant qu'elles l'exaspéraient. « Si je procède de l'oiseau, je dois pouvoir voler de jour comme de nuit », se disait-elle. « Si je descends du renard, je veux me mouvoir sur terre avec autant d'agilité que dans les airs ». L'obsession lui délia les ailes.

Elle partit au crépuscule et vola toute la nuit, décidée à mettre le plus de distance possible entre sa famille et l'endroit qu'elle atteindrait au lever du jour et se dissuader ainsi de rebrousser chemin. L'aube la surprit alors qu'elle survolait une grande étendue d'eau. Ses fines paupières ne suffirent pas à protéger ses yeux de la brûlure du soleil levant. Sa vue s'obscurcit au fur et à mesure que la clarté du jour montait. Elle continua néanmoins à voler droit devant elle espérant atteindre une rive tôt ou tard. A midi, elle volait encore. La chaleur qui se faisait plus cuisante, l'obligea à descendre au ras de l'eau pour profiter de sa fraîcheur. La virtuosité de son vol lui permit de se glisser dans le creux des vagues sans être mouillée.

Elle surfa de cette manière encore quelques heures sans atteindre une quelconque rive. Elle commençait à désespérer et craindre l'épuisement quand son sonar la prévint d'un danger plus imminent se rapprochant à grande vitesse du fond de l'eau. Elle eut juste le temps de s'élever d'un coup d'aile et évita la mâchoire dentée d'un poisson splendidement caréné qui replongea bredouille. Wilwildu, consciente de l'avoir échappée belle, poursuivit son vol à une hauteur qu'elle estimait sûre. Mais son instrument l'avertit bientôt que la masse renouvelait son attaque, fonçant encore plus rapidement du plus profond de l'océan. Elle eut cette fois le réflexe, non de monter mais de descendre au ras de l'eau et elle put voir le poisson, emporté par son élan, effectuer au-dessus d'elle une gracieuse courbe avant de disparaître de nouveau. Le chassé-croisé se répéta, tantôt le poisson casqué passait au-dessous de la chauve-souris qui s'élevait, tantôt il lui passait par dessus. Et comme Wilwildu obliquait une fois à droite, l'autre à gauche, leur course poursuite laissait derrière elle un zigzag d'ondes concentriques. Au bout d'un moment, les sauts du poisson se firent

moins vigoureux et la chauve-souris put réduire l'amplitude de ses écarts. Ils finirent, tout deux épuisés, par évoluer parallèlement à quelques centimètres de la surface de l'eau, l'un dessus et l'autre dessous.

— A ton vol habile et rapide je t'ai prise pour un poisson volant dont je me régale habituellement, s'excusa le poisson quand il eut repris son souffle. Qui es-tu ?

— Wilwildu, chauve-souris qui vole de jour comme de nuit, et toi comment te nommes-tu ?

— Je change de nom comme de coquille le bernard-l'hermite et de couleur le caméléon. Ou vas-tu ?

— Je cherche une rive où me poser, où je pourrai marcher à quatre pattes comme mon père le Renard. Et toi quelle est ta destination ?

— Je suis las de girouetter, et cherche le port où je trouverai la paix. Tu peux m'y accompagner si tu le souhaites, il t'y sera facile de rejoindre la terre.

Ainsi la chauve-souris et le poisson-caméléon naviguèrent de conserve jusqu'à Dar es Salam. Quand ils furent arrivés, Wilwildu, après avoir salué son pilote, débarqua et commença à expérimenter avec volonté la marche à pied. Force lui fut de constater que ni de la souris, ni du renard, elle n'avait hérité de l'agilité au sol. Ses ailes raclant le sable la faisaient trébucher à chaque pas donnant à sa démarche l'allure titubante d'un homme ivre. Le vent qui soufflait en rafale lui fit faire des pirouettes du plus haut comique. Elle crut entendre résonner non loin d'elle un rire qui n'avait rien de bienveillant. Bientôt elle se sentit entourée et survolée à courte distance d'une multitude animale qu'elle pressentait hostile. Elle fut prise de panique et incapable de s'envoler elle tenta tant bien que mal de presser le pas.

Un petit oiseau rouge dont elle n'avait jamais vu le plumage ni entendu le chant se posa juste devant elle, mettant un terme à sa marche erratique. L'oiseau déploya une de ses ailes, et effectua de l'autre un élégant balayage qui propulsa la chauve-souris obliquement vers l'avant. Un brusque coup de vent la rabattit en arrière : elle atterrit dans l'aile étendue d'un nouvel oiseau rouge venu entre-temps se poser en face du premier et qui aussitôt, de la même révérence, la projeta dans la diagonale opposée. Une seconde rafale la renvoya droit dans l'aile d'un troisième oiseau, rangé au côté du premier et qui la fit filer du même biais. Le souffle la claqua dans l'aile d'un quatrième oiseau, l'autre aile la fit bondir en avant, où, tchac, encore, le coup de vent la rabattit dans l'aile d'un cinquième oiseau qui la fit fuser, pfuit, tchac, un sixième oiseau, pfuit, la diagonale, tchac, le coup de vent, pouf, l'aile d'un septième oiseau...

Ainsi bornée, la marche de la chauve-souris sembla trouver une direction. Comme témoin, elle laissait derrière elle un ruban dessiné par la terre soulevée par ses courses obliques et peignée en traverses parallèles par chaque saute de vent. Malgré cela sa progression restait lente, or, dans les airs comme sur terre, les charognards serraient le rayon de leur circonvolutions funestes. C'est alors que le ballet des petits oiseaux rouges s'accéléra et que la chauve-souris vit fuser au-devant d'elle deux rails flamboyants. Wilwildu y étendit ses ailes, aplatit son corps et commença à glisser. Elle prit de la vitesse et distança rapidement ses poursuivants. Parfois la voie s'incurvait d'un côté pour éviter un bosquet, parfois elle virait de l'autre, pour contourner une colline. Elle sinuait langoureusement dans le paysage. Rassurée sur son sort immédiat, Wilwildu s'abandonna, confiante, au plaisir du voyage.

Soudain, la voie fut prise de convulsions. Elle se tordit comme en proie à des crampes d'estomac et finit par éjecter la chauve-souris qui, au terme d'un roulé-boulé se trouva embobinée dans un enchevêtrement de matière fine et élastique. Etourdie par sa chute, Wilwildu tarda à identifier l'amas. Ce fut seulement lorsqu'elle tenta de déplier ses ailes, ses griffes s'accrochant dans la membrane et l'étendant, qu'elle reconnut les motifs qui s'y révélaient en transparence : elle était prise dans la mue d'un serpent. Ses efforts pour s'en dégager la firent davantage s'empêtrer dans la peau qui semblait avoir gardé un reste de vie de son ancien locataire. Par chance, l'animation de cet étrange fantôme tint un instant en respect les charognards qui avaient entre-temps refait leur retard.

Wilwildu s'aperçut de leur hésitation, et, la répulsion de la surprise passée, accentua sa danse fantastique, les ailes déployées, la mue gagnant progressivement son corps bombé. Feulements, hurlements, pleurs, croassement, hululements, gémissements enflèrent. Le ciel s'assombrit. Il gronda. La pluie se mit à tomber à verse. Il fit bientôt entièrement nuit et la scène ne fut plus dévoilée que par l'intermittence des éclairs. A chaque fulgurance lumineuse, diffracté en mille éclats sur les écailles triangulaires de la traine de peau qui fouettait l'air avec une puissance croissante, l'apparition devenait plus imposante, plus luisante. Dans le concert des cris, on n'entendit bientôt plus les gémissements, puis les hululements s'éteignirent aussi, les croassements cessèrent, plus de hurlements, plus de feulements. Au bout de la nuit, un silence complet s'installa, et, au lever, le soleil découvrit, endormi, un énorme dragon, ronflant et repu.

Le dragon ne tarda cependant pas à se réveiller, tenaillé par une nouvelle faim. Ne trouvant plus rien sur terre à se mettre sous la dent, il plongea dans les eaux et engloutit tous les poissons qu'il rencontra. Il écuma les océans, les mers, les fleuves et les rivières. Pas le moindre ru n'échappa à sa voracité et il allait gober le dernier poisson quand celui-ci, un petit gardon, s'adressa à lui : « Eh ! Dragon ! Ne vois-tu pas qu'en m'avalant tu t'avales toi-même. Dernière semence de tous les êtres à venir, qu'ils soient du jour ou de la nuit, des airs ou des eaux, mammifères ou ovipares, nous sommes leur dernier espoir. Je t'en prie, frère Dragon, réfrène ton appétit et accorde-nous la vie sauve. »

Ce que fit le dragon, le conte ne le dit pas.